



Bédéric Jean : Né le 7-04-1881 à Quimper ; 1907, prêtre et professeur au collège Saint-Vincent, Quimper ; 1913, bénédictin en Belgique ; 1919, professeur au petit séminaire de Pont-Croix ; 1926, aumônier du Carmel de Morlaix ; 1936, curé-doyen du Faou ; 1948, chanoine titulaire ; 1953, démission ; prêtre résidant chez les Augustines de Pont-l'Abbé ; décédé le 27-08-1954.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1954 p. 658-660.

M. Jean Bédéric, ancien Chanoine titulaire.

Le 27 août 1954, le chanoine Jean Bédéric terminait, à la Communauté des Augustines de Pont-l'Abbé, une vie traversée par bien des épreuves, mais aussi chargée de grands mérites.

Il naquit à Quimper, le 7 avril 1881, dans une famille profondément chrétienne, où se développèrent ses grandes qualités. M. Le Borgne, alors directeur de la maîtrise de la Cathédrale, eut vite fait de découvrir dans le petit écolier docile et joueur un enfant de chœur parfait et une vocation sacerdotale à cultiver. Après les leçons de ce maître énergique, Jean Bédéric rentra en Cinquième au Petit Séminaire. Elève sérieux et intelligent, travailleur consciencieux, il fut vite à la tête de sa classe et s'y maintint toujours.

De Pont-Croix, le jeune homme passa au Grand Séminaire. Mais la vie bénédictine l'attirait : il se sentait une âme de moine, et cette âme il la garda toute sa vie. Il rentrait donc, après sa première année de philosophie, au monastère de Kergonan, où sa santé ne put soutenir la sévérité des observances monastiques. L'essai ne dura qu'un an et, avant de revenir au Séminaire, une cure de repos fut nécessaire. M. Le Borgne demanda au bon M. Perhirin, recteur de Guilligomarc'h — un Quimpéro lui aussi — de recevoir le jeune abbé en son presbytère, pour essayer de restaurer cette pauvre santé délabrée. Ce fut un succès et, après un Séminaire accompli normalement, M. Bédéric, le 25 juillet 1907, recevait la prêtrise.

Il était prêtre ! Digne et pieux, il tint toujours en très haute estime son sacerdoce et n'ambitionna que de le faire rayonner autour de lui. Nommé professeur au Petit Séminaire, il fut consciencieux dans l'accomplissement de sa tâche, soucieux de suivre ses élèves et de cultiver les vocations sacerdotales. Les enfants connaissaient sa bonté ; après la classe, c'était la ruée vers la chaire du professeur, qui distribuait avis, réprimandes et encouragements.

Avec les années, la santé de M. Bédéric s'était assez affermie pour qu'il aspirât de nouveau à réaliser l'idéal jamais abandonné. En 1913, il rejoignit en Belgique, à Ciney-Linciaux, la communauté exilée de Kergonan. Mais Dieu réservait à son serviteur de dures épreuves. L'année suivante, c'était la guerre, l'invasion de la Belgique, les sévices de l'occupation et une alimentation déficiente qui mina le tempérament déjà peu robuste du P. Placide. Profès depuis le 30 janvier 1915, il arrivait en 1918 à

l'heure de la profession solennelle. C'est alors que le Père Abbé et son conseil le jugèrent inapte à la vie monastique. Ce fut un coup très dur pour M. Bédéric. Plus tard, chaque fois qu'on évoquait devant lui son passé bénédictin, les larmes lui venaient aux yeux : « Et pourtant, j'avais bien la vocation », murmurait-il tristement.

Il ne put rentrer en France qu'après la victoire. Abattu par une congestion pulmonaire tandis qu'il était chez son frère, à Alençon, il guérit assez vite, mais dut se reposer de longs mois durant. Septembre 1919 lui apporta sa nomination au Petit Séminaire, dont il fut très heureux.

A Pont-Croix, il recevait les visites de M. Le Borgne et de M. Tanguy, le futur recteur de Pont-Aven, alors directeur au Grand Séminaire. Ensemble ils devisaient, ils excursionnaient dans le Cap. Au retour d'une promenade à Beuzec avec le recteur de Rosporden, ils étaient l'un et l'autre tellement absorbés par leur conversation qu'ils arrivèrent à Poullan, ne s'apercevant de leur méprise que lorsque le clocher se dressa devant leurs yeux étonnés. Par bonheur, le train — qui joua bien des tours à M. Bédéric — avait une demi-heure de retard, et c'était celui de Pont-Croix ! Ses distractions ne surprenaient personne. Lui-même disait, très sérieusement : « Quand j'étais enfant, j'étais distrait ».

Son amitié avec M. Joseph Tanguy, nouée dès le début de son Séminaire, fidèlement entretenue — une abondante correspondance en fait foi — a, dès l'abord, de quoi surprendre, tant les deux tempéraments étaient différents. M. Bédéric faisait à son ami les remontrances qu'il jugeait utiles pour son avancement spirituel et pour son ministère. Lui-même s'accusait de ses misères, de ses défauts de caractère, réclamant, avec ses avis, les prières de son confident. Quand tous deux se retrouvaient aux vacances, que devaient être leurs colloques ? M. Le Borgne, un jour, les compara aux entretiens de saint Benoît avec sa sœur Scholastique.

Redoutant les responsabilités d'une paroisse, M. Bédéric avait exprimé le désir de devenir aumônier. Le Carmel de Morlaix lui fut confié en 1926 ; il allait y demeurer dix ans. A ce ministère, il était préparé par l'expérience de ses essais de vie bénédictine. Prudent et réservé, toujours surnaturel, il avait de surcroît une grande connaissance de la spiritualité carmélitaine, spécialement de saint Jean de la Croix.

Quand il fut nommé curé-doyen du Faou en 1936, ce fut pour trouver un climat spirituel tout différent. Avait-il le genre qu'il fallait pour ce milieu laïque, mais cependant aimable et poli ? Il y fit sûrement le bien et donna une haute idée du prêtre à tous ceux qui étaient perméables à l'influence religieuse. Dans cette paroisse qui n'avait pas fourni de prêtre depuis 1878 (c'était le chanoine Morvan, mort curé de Pont-l'Abbé), il eut le bonheur de voir éclore deux vocations sacerdotales.

Quand il fut promu chanoine titulaire, le 5 novembre 1948, c'était malheureusement un homme usé, dans l'impossibilité remplir ses fonctions. Les forces ne lui revinrent pas. Un séjour à la Maison Saint-Luc, à Roscoff, ne procura qu'un mieux éphémère. Il dut se résoudre, un an avant sa mort, à se retirer chez les Augustines de Pont-l'Abbé et à donner sa démission. Jusqu'au bout, il conserva l'usage de ses facultés et sa quiétude d'âme, édifiant ceux qui l'approchaient par sa piété et sa résignation. Très doucement, comme la lampe qui n'a plus d'huile, il s'est éteint.